

L'OBSERVATEUR.

JOURNAL CRITIQUE.

J'observe tout ; j'appuie le bon ; je combats le mauvais, et je dis, en riant, à chacun la vérité.

VOL. I.

QUEBEC, JEUDI 3 MARS, 1859.

No. 46.

LA NATIONALITE CANADIENNE.

LECTURE DELIVREE SOUS LE PATRONAGE
DE LA SECTION SAINT-JEAN DE LA SO-
CIEÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE DE QUÉBEC,
LE 15 JANVIER 1858.

PAR
L. M. DARVEAU.

III.
(Suite et fin.)

Ainsi les peuples comme les individus surgissent et disparaissent, leur origine s'efface ou rayonne, leur existence s'altère ou se fortifie selon les alliances qu'ils contractent, selon la valeur de leur vertus civiques ou la dépravation de leurs mœurs. L'intelligence, cet œil de l'âme, et la morale, ce soutien du cœur, conservent les peuples plus efficacement que les armées de sbires et d'espions.

Cependant une telle transformation qui pour s'opérer, exigeait, autrefois, des siècles, peut, aujourd'hui, s'accomplir en quelques années. Le travail de l'intelligence a préparé la voie aux intérêts matériels. On dirait qu'endormie sous l'esclavage des temps anciens l'âme des peuples s'est réveillée soudain à la voix des libertés modernes.

Notre émancipation politique n'est donc pas impossible. Que les intérêts des diverses origines qui nous entourent tombent une bonne fois d'accord avec les nôtres, et nous verrons la scène changer. Nous ne serons plus colons, nous nous nommerons peuple et nous marcherons !

Alors l'Angleterre sera forcée de connaître l'indépendance Canadienne ; la pression des événements l'obligera ; notre position sera pour elle un dilemme politique. Ou il lui faudra nous laisser unir à la république voisine, ce qu'elle combattra jusqu'à la dernière heure, ou elle voudra conserver son monopole sur nous et alors la peur de l'annexion fera surgir l'indépendance. Il lui faudra nous laisser seuls. Elle aura enfin compris que pour les deux pays le monopole est le bourreau du progrès.

L'indépendance est donc le but suprême où tendent les destinées du pays. On en pourra retarder l'avènement, mais non l'empêcher. Que ce soit la race française ou la race anglo-saxonne qui la fasse éclore elle arrivera.

Il nous faut donc hâter sa réalisation et faire en sorte que l'honneur nous-en revien-

ne. Pour cela il nous faut prendre, dans la démarcation sociale et politique que la providence nous a visiblement assignée, une position imprenable. Or comme dans une armée c'est au général à choisir le terrain, de même, aussi, chez une nation les chefs doivent par leur conduite lui procurer la place qu'il lui faut.

Tout dépend donc de nos chefs ; aussi nous leur dirons ce que Béranger chantait aux peuples : Si vous voulez sauver le peuple :

Formez une sainte alliance
Et donnez-vous la main.

Si la race française ne peut exercer une prépondérance matérielle sur le pays ; faites au moins qu'elle possède une influence morale ; si elle n'est point la force qui domine qu'elle soit l'intelligence qui guide. Les talents bien appliqués des chefs feront cent fois plus que les bras de tout un peuple : en un mot une littérature nationale sauvera notre nationalité.

N'en doutons pas, un peuple sans littérature ne fait point époque dans l'histoire. C'est en vain qu'il déploie du courage dans les combats, de l'héroïsme dans les luttes politiques, s'il n'a point pour porter intacts à l'avenir, les prodiges que taille son épée ou que répète sa voix, la lyre du poète qui les chante ; la palette du peintre qui en couvre la toile ; le ciseau du sculpteur qui les incruste éternellement, il passe inaperçu. C'est un bloc de marbre brut ; voilà tout. Avec une littérature, notre nationalité est impérissable, et si jamais nous disparaissions de ce sol, nous laisserons au moins pour nos successeurs des marques puissantes et certaines de notre existence. Il faut que notre tombe soit aussi connue que notre berceau !

Les Huns et les Vandales n'ont laissé de leur passage en Europe que des ruines et point de souvenirs ; les Grecs et les Romains au milieu de leurs conquêtes ont inscrit pour ainsi dire après coup l'histoire de leurs prodiges. Aussi le temps à balayé les ruines des deux premiers peuples, tandis qu'il nous a transmis les œuvres des seconds. C'est ainsi que les Français, ces Romains modernes, et les Anglais, ces Babyloniens d'autrefois, laisseront à la postérité deux héritages différents à recueillir : ceux-ci un coffre-fort ; ceux-là une croix.

Imitons donc le courage de nos pères et conservons leur foi. C'est surtout la Société Saint-Jean-Baptiste qui doit tracer les lignes du camp national. Plus elle étendra ses ra-

milications, plus elle s'infiltrera dans les masses, plus aussi elle aura d'appui dans ses bases. Plus on sème plus on récolte. Plus la Société nationale sera nombreuse, forte, grande et prospère, plus nous la serons nous-mêmes. Ah ! si les Canadiens-Français connaissent leur véritable intérêt aucun d'eux ne passerait l'âge de vingt ans sans être Jean-Baptiste.

C'est ici le lieu de rappeler aux dames leur part de labeur national. Les deux premiers mots qu'une mère Canadienne-Française doit apprendre à son enfant sont ceux de Dieu et de la patrie ! Oui la mission de nos femmes est grande ; notre avenir est entre leurs mains puisque les premières elles ont le pouvoir de faire aimer à nos enfants ce qui seuls méritent leur amour : la religion de nos pères et notre nationalité !

Comme enfants du sol c'est donc à nous de conduire à l'indépendance les étrangers qui nous choisissent pour compatriotes. Les premiers nous devons nous emparer du sol par la colonisation. Semblables aux naufragés qui, luttant contre la tempête, se cramponnent aux débris du vaisseau, nous devons nous suspendre à notre culte et à notre nationalité comme à notre unique planche de salut contre l'influence étrangère. Par ce seul moyen nous éviterons notre anéantissement politique.

Notre poste est en deçà et non au delà de la ligne 45°. Oui, messieurs, notre place n'est pas ailleurs qu'ici. Aujourd'hui nous avons des maîtres, soit, mais nous sommes un peuple, si nous nous unissons demain à la république voisine nous serions une nullité : le grand nombre nous absorberait d'avantage. Nous ne pourrions jamais surager au milieu des débris de toutes les nations qui s'y trouvent. D'ailleurs, l'esprit anglo-saxon est le même en Europe qu'en Amérique. Pourquoi l'éviter en Angleterre pour le rencontrer aux États-Unis ?

Il nous faut l'indépendance, mais il nous la faut dans notre patrie. N'allons point chercher la liberté chez nos voisins quand nous la pouvons trouver chez nous ; quand elle se trouve dans nos forêts qu'il faut abattre, sur nos lacs et sur nos fleuves qu'il faut exploiter ; dans nos cœurs où il la faut cultiver.

Le champ est vaste. Aux Irlandais nous dirons : apportez le treille verdoyant ; aux Écossais : ajoutez y le chardon ; aux Anglais : mêlez y la rose d'Albion ; aux Canadiens-Français : entourez les de la feuille d'érable ! A tous : semez en un bouquet